

Les femmes dans les jardins internationaux: comment la production de subsistance conduit à de nouvelles formes de communication interculturelle.

Dans : ACTU'ELLES n°40, Janvier-Mars 2003, Bruxelles

par **Christa Müller**

L'intégration opposée à des sociétés alternatives, l'assimilation opposée à l'ethnisation ? Ces polarisations ont de plus en plus dominé les débats récents sur l'immigration en Allemagne.¹ En effet, on doit se demander si les idées populaires d' « intégration » reflètent de manière adéquate la véritable diversité des processus interculturels qui caractérisent déjà la réalité sociale allemande. Si au lieu de nous focaliser sur des attributs extérieurs comme le nombre de foulards ou d'appels de muezzims, nous regardons les stratégies de subsistance quotidiennes, comment les femmes, les enfants et les hommes migrants vivent leur vie quotidienne, il devient évident que des espaces transnationaux et transculturels ont été établis depuis longtemps. C'est là que de nouvelles formes d'identités ethniques et multiethniques sont inventées et vécues.

Les femmes réfugiées ont senti qu'elles avaient besoin de faire plus que juste prendre le thé et faire des décorations de table.

Un exemple de ce genre de nouvel espace social est l'association des Jardins internationaux à Göttingen (Basse-Saxe, Allemagne), un projet auto-organisé par la base et dirigé par des immigrés et des Allemands. L'idée d'avoir un jardin est née chez des femmes réfugiées bosniaques dans le Café des femmes du Centre d'information pour réfugiés de Göttingen. Les femmes sentaient qu'à long terme, elles devaient faire plus que prendre le thé et faire des décorations de table. Elles désiraient vivement sortir d'institutions dirigées par les travailleurs sociaux et prendre de nouveau en main leur vie de tous les jours. Les femmes elles-mêmes mettaient clairement le doigt sur l'importance de compter sur soi et de travailler pour leur propre subsistance afin de mener ce qu'elles percevaient comme une vie tolérable dans l'exil. « Chez nous, nous avons nos jardins. C'est ce qui nous manque le plus. Nous désirions tellement avoir des jardins en Allemagne aussi. »

C'était en 1995. Une année plus tard, le projet des Jardins internationaux loua son premier lopin de terre. Commencé avec un projet de jardinage pour des femmes bosniaques, le concept des Jardins internationaux se développa graduellement par la praxis. Aujourd'hui, 220 femmes, enfants et hommes de 14 pays utilisent quatre jardins avec une surface totale d'approximativement 12.000 mètres-carrés pour produire biologiquement des fruits, des légumes et des épices.²

L'importance des jardins réside dans le fait qu'ils fournissent des impulsions sur la manière de permettre aux immigrés de « prendre racine » dans l'avenir, et contribuer à enrichir la variété culturelle en Allemagne comme pays d'immigration. En même temps, les activités de ce projet de la base démontrent que la production de subsistance³ – incarnée dans le contexte de l'exil - non seulement encouragent de nouvelles formes de processus de création de communautés, mais posent aussi les conditions nécessaires pour renégocier les relations de genre. La combinaison d'éléments économiques, écologiques et socio-culturels dans les Jardins internationaux, la variété de méthodes de culture et de techniques orientées vers la subsistance et les compétences techniques utilisées, en même temps que l'émergence de nouvelles formes de communication inter-culturelles qui naissent du fait de travailler ensemble, le fait de montrer et de pratiquer les cultures d'origine publiquement – opposé au fait de les cacher ou de les oublier – ont un éventail d'effets, à la fois internes et externes qui transforme la manière dont les immigrés en Allemagne se perçoivent eux-mêmes, et la

manière dont ils sont perçus. Simultanément, ces nouvelles formes d'identité multiethniques posent les fondations de styles futurs de vie dans lesquels les groupes sociaux moins dominants comme les immigrés, et spécialement les femmes parmi eux, deviennent les pionniers et les preneurs de décisions au lieu d'occuper des positions habituelles plus marginales.

On montre ainsi que la question posée de manière quelque peu duale dans la recherche classique sur l'immigration – à savoir si l'immigration tend à conduire à l'intégration ou au contraire à la création de ghettos ethniques – est inadéquate quand les processus de l'immigration sont en outre analysés à partir des perspectives de la sociologie économique et écologique, telle qu'elle est représentée dans l'approche utilisée dans la recherche de subsistance. En particulier, la thématisation des rapports de genre montre comment beaucoup de formes différentes de réseaux sociaux surgissent à partir de la manière dont les femmes arrangent et utilisent dans la vie quotidienne les espaces disponibles pour elles. En d'autres mots, je tente d'établir un lien entre les constructions du « soi » et de « l'autre » et les conditions sociales de la production de survie, puisque je présume que dominer une situation joue un rôle vital pour être capable de reconnaître le soi dans l'autre et l'autre dans le soi, les préconditions nécessaires pour la communication interculturelle. Et pour dominer une situation, les gens ont besoin d'autonomie dans la manière dont ils vivent leur vie. Bien que le sentiment de contrôler la situation est transmise différemment selon les cultures respectives, se focaliser sur un travail qui est essentiel pour soutenir la vie met au premier plan l'importance des femmes dans la production de subsistance à la fois matérielle et socio-culturelle.

Comprendre le soi comme « l'autre » n'est pas seulement une tâche pour la société-hôte, mais aussi une tâche pour les immigrés eux-mêmes.

On dénie souvent aux populations en exil l'auto-détermination dans l'organisation et la conduite de leurs vies. On ne pourvoit pas à leur participation active dans des activités socialement utiles ; beaucoup sentent qu'ils ont été immobilisés et qu'on a aménagé leur vie pour eux. Traiter les immigrés de cette manière transmet aussi le message que la « majorité » dans la société n'a rien à apprendre d'eux. La perte est donc double : les exilés perdent le pouvoir d'organiser leur propre vie et la société-hôte ignore l'opportunité de s'inspirer d'autres cultures et d'autres modes de vie. La condition la plus importante pour un genre de traitement différent de l'immigration et des immigrés, consisterait à développer une perspective différente, comme Elisabeth Bronfen le souligne :

L'attitude qui semblerait appropriée dans le phénomène moderne de migration de masse et la circulation globale de signes n'est pas tellement de regarder les « autres » qui apparaissent soudain au milieu de « nous » comme un problème qu'il faut traiter pour le meilleur ou pour le pire, mais plutôt comme une compréhension de soi comme l'autre dès le début. (Bronfen et al. 1997 :6)

Se comprendre soi-même comme étant « l'autre » n'est pas simplement une tâche pour la société-hôte, mais aussi pour les immigrés eux-mêmes. Les Jardins internationaux à Göttingen sont basés sur des migrations individuelles, et pas sur les activités de communautés ethniques homogènes plus ou moins établies. Les acteurs dans ce cas-ci sont des réfugiés, dont l'avenir est souvent incertain, et qui doivent réagir avec une grande flexibilité à la situation d'exil. Se comprendre eux-mêmes comme l'« autre » donnent aux immigrés l'occasion de reconnaître ce qui est « soi » dans le supposé « autre », et de découvrir chez d'autres leurs propres expériences et états émotionnels. Le genre de stratégies orientées vers la subsistance sur lequel est basée la praxis des Jardins internationaux convient

idéalement à des processus d'auto-reconnaissance de cette nature. En même temps, elles rendent les immigrés capables de prendre leur propre vie en main une fois de plus. Des gens qui viennent d'endroits où le jardinage de subsistance joue encore un rôle majeure dans la vie quotidienne, trouvent qu'il est dégradant de rester assis chez soi en étant incapables de se soutenir d'aucune manière. Jamila Alidousti, une femme iranienne de 44 ans souligne combien pour une personne, son propre travail est important pour le respect de soi.

Nous sommes sans travail. Ce n'est pas bon. Il vaut toujours mieux avoir quelque chose à faire. Je viens d'Iran. J'appartiens à une bonne famille. Avant la révolution, nous avions une grande ferme. Et ici, je suis comme quelqu'un qui vit de la sécurité sociale. C'est ça la vie, parfois elle est bonne pour moi, parfois mauvaise. Mais précisément parce que je n'ai pas d'argent, je ne veux pas penser que je ne vauds rien.

Dans le jardin, les immigrés plantent ce qui leur est familier de chez eux. Si les semis prennent ou non, la manière dont les plantes poussent, ce dont elles ont besoin et de quoi elles ont l'air plus tard, tout ceci donne aux réfugiés des informations sur le sol sur lequel ils vivent à présent, et sur les gens installés ici.

Les expériences que les jardiniers entreprennent avec des plantes et des semis sont donc toujours aussi des expériences sociales. Si des semis persans ne sont pas capables de germer dans la terre grasse de Basse Saxe, ou si du coriandre kurde est noyé par l'arrosoir, cela signifie aussi que les immigrés ont des expériences interactives avec leur nouveau foyer.

Le travail dans les jardins peut être un moyen de transcender des différences culturelles et créer des liens entre les gens et leur contact partagé avec des choses élémentaires comme la terre et les plantes n'est pas le moins important. En exécutant quotidiennement les travaux agraires de leur culture d'origine, les jardiniers établissent un lien entre l'endroit qu'ils ont quitté et celui où ils résident maintenant. L'aspect familier des plantes donne de la substance à leur propre histoire. Comme les plantes, les gens, graduellement, commencent à s'enraciner dans les jardins, à Göttingen, en Allemagne.

Une femme, « militante-jardin » décrit comment, alors qu'elle marchait dans la forêt de Göttingen, elle avait découvert une épice qu'elle croyait ne pousser qu'au Kurdistan : « Nous l'avons goûtée et elle était délicieuse. Bientôt, tout le monde en avait entendu parler. Maintenant d'autres Kurdes me téléphonent, et nous allons tous dans la forêt pour chercher ces épices. Nous en récoltons des tas et les réfrigérons, et ainsi nous pouvons les manger aussi en hiver. »

Les immigrés n'apprécient pas seulement les processus d'échange qui émanent du travail en rapport avec les jardins ; ils en apprécient aussi le produit. Mme Abid, 46 ans, une membre-fondatrice du projet a expliqué l'importance de l'accès à de la nourriture de bonne qualité pour mener une vie digne en exil :

Chez nous, tout était biologique, tout était frais. Ici, malheureusement, ce n'est pas le cas. Ici il y a plein de poisons dans l'alimentation. A Bagdad, il y a des marchés partout et tout est amené frais chaque matin. Les poulets sont encore vivants au marché. Ici l'alimentation biologique est très chère. Je ne peux me la permettre. Quand mes parents achetaient du pain, ils choisissaient d'abord le genre de froment, et si le pain n'avait pas bon goût, on le rapportait et on l'échangeait. Certains Allemands pensent que nous étions pauvres, mais nous n'étions pas pauvres. C'est ici que nous

sommes pauvres. Nous ne pouvons pas nous permettre de la nourriture décente.

Le projet des Jardins internationaux se voit comme un forum où peuvent naître de nouvelles formes de communication à partir de beaucoup de langues, de manières de travailler, de capacités et d'expériences de vie différentes (Shimeles 2000). Le travail est la forme de communauté la plus familière et le travail orienté vers la subsistance joue un rôle décisif dans le développement de nouvelles manières d'être et de vivre ensemble. Ce que tous les participants préfèrent, c'est de faire pousser, cuisiner ou montrer ce qu'ils connaissent de leur culture d'origine ; et ainsi on échange et on élargit des expériences parmi les immigrants eux-mêmes. Mme Abid explique :

Quand une femme a cuit quelque chose, elle l'apporte ; quelqu'un d'autre apporte du thé, quelqu'un d'autre du café, des jus de fruit home-made. Nous échangeons des recettes. Quand il y a une fête, tout le monde cuisine ses propres spécialités, tout le monde apporte sa propre musique. Nous nous montrons les uns aux autres nos danses, mais aussi nos semis, nos plantes, nos épices et nos fruits. Nous avons vu surtout un tas de choses des Bosniaques. Ils nous ont montré plein de choses dans le jardin, par exemple comment creuser, ou à quelle profondeur il faut planter les fèves.

Dans les mois d'hiver, les activités de jardinage dans les Jardins internationaux sont plus étroitement combinés à d'autres artisanats et compétences. Depuis 1999, un four en briques construit sur place dans un style d'Europe centrale se trouve dans un des quatre jardins. Au printemps 2000 des femmes du projet ont construit un four oriental d'argile et de paille. Tassew Shimeles, une immigrante d'Ethiopie qui est la coordinatrice et conseillère en agriculture considère la cuisson du pain à partir d'une perspective interculturelle: « Pratiquement tous les peuples ont leur propre pain, et la manière dont il est cuit dit quelque chose sur cette culture. »

Le projet a démontré en pratique les différents aspects de la cuisson du pain. Une autre dimension du travail effectué dans les Jardins internationaux devient apparent ici : il ne présente pas des tableaux de « différentes cultures » dans le style des musées; mais au lieu de cela, des choses sont faites réellement, et de cette manière directe s'effectuent le transfert ou la réinvention de caractéristiques culturelles, mêlant terre et culture, une expérience de sens et de nécessité économique (on mange le pain), et de plus un morceau de la culture d'origine est recrée et une reliée à d'autres cultures.

Il est parfaitement clair que ce sont les femmes qui dominent dans les nouveaux espaces transculturels

Le fait d'utiliser et de montrer publiquement comment on cuit dans des fours construits par les participants eux-mêmes signifie aussi la confrontation entre l'histoire politique et l'économie du pain, apportant une évidence tangible de ce que « l'absence de pain » peut mener à des guerres, des fuites et des migrations – et fournissant une explication pour la fragmentation des « biographies personnelles » des réfugiés. Simultanément, les réfugiés, qui sont souvent des gens d'origine « modeste », développent un intérêt pour les affaires du monde : « Avant, je ne savais rien sur le Sri Lanka. Maintenant, grâce aux Tamils qui sont avec nous dans le jardin, j'ai appris un tas de choses sur la politique mondiale » a dit un des jardiniers. Apprendre à connaître le monde à partir d'une variété de perspectives ethniques, religieuses et politiques compense peut-être dans une certaine mesure le fait d'être déracinés de leurs propres pays d'origine. Le voyage involontaire vers de nouveaux mondes, impliquant souvent le traumatisme d'une fuite dramatique, peut ainsi être reconstruit et

compris rétrospectivement ; la globalisation des vies des immigrés et les énormes défis personnels auxquels ils sont confrontés deviennent gérables au-travers de formes communautaires de production et d'échange.

Dans ces espaces transculturels, les femmes dominent clairement. Il est frappant que les Jardins internationaux ne sont pas politisés dans un sens de stratégie de prise de pouvoir comme c'est souvent le cas dans beaucoup de groupes, associations ou mouvements de réfugiés dominés par des hommes. Au contraire, les conflits entre les Kurdes et les Turcs ou les Croates et les Serbes, par exemple, sont mis de côté avec succès. Bien que la praxis sociale dans le jardin, tout comme l'immigration, soit placée délibérément dans un contexte politique, l'objectif central des activités n'est pas de tenter de prendre le contrôle sur des gens et des ressources, mais plutôt d'assurer la continuité de l'auto-suffisance matérielle, sociale et culturelle. Cependant, avec l'arrière-plan de la division du travail dominante entre hommes et femmes, une orientation de subsistance sera fatalement aussi centrée sur les femmes. Dans les jardins, des femmes de toutes couches sociales se rendent compte que le travail de subsistance est un travail valable, et qu'elles sont celles qui soutiennent et créent cette réciprocité sociale à laquelle chacun est attaché et qui manque souvent douloureusement en exil.

La force des femmes est reflétée par les biens hautement appréciés culturellement qu'elles produisent ; des biens basés sur la subsistance et pas sur une production de marchandises, et qui, en exil, n'apparaissent pas « d'eux-mêmes » dans le travail souvent « invisible » des femmes, mais pour lequel il faut combattre et l'emporter et sans cesse recommencer le combat. La situation exceptionnelle de l'immigration montre peut-être plus clairement que toute autre situation, que ce sont les femmes qui créent les conditions journalières sur lesquelles est basée la vie, et les rendent accessibles pour la communauté.

Pouvoir à ses besoins en prenant le contrôle de ses propres conditions de vie inclut de pouvoir réciproquement aux besoins de l'un l'autre¹

On peut relier à la production de ce qui est nécessaire pour vivre, le concept de travail auto-déterminé pour ses propres besoins (*Eigenarbeit*), qui a émergé en même temps que l'idée « d'économie alternative ». *Eigenarbeit* implique la satisfaction de ses propres besoins par ses propres actions ; agir de sa propre initiative, soit seul soit avec d'autres, pour fabriquer, réparer ou organiser quelque chose. *Eigenarbeit* implique un travail manuel aussi bien que des activités sociales et culturelles. Un principe central est qu'il doit améliorer la qualité de vie tout en élevant l'autonomie de l'individu. Le but est de réaliser une émancipation de la consommation aussi large que possible, non pas au moyen d'abstinence et de sacrifice, mais plutôt l'opposé: en contribuant à une vie auto-déterminée par ce qu'on fait soi-même (Mittelsten Scheid 1999).

La pratique dans la maison d' *Eigenarbeit* à Munich, par exemple, montre que ce concept permet des formes de communication qui ne peuvent pas être créés arbitrairement ou artificiellement, mais ont une base matérielle. Quand des gens qui travaillent ensemble se rencontrent, ils partagent un objectif commun. Dans ce cas-ci, la production de biens dont la signification est reliée à leur valeur d'usage est incarnée dans des relations sociales ; il en résulte que de nouvelles formes de réciprocité peuvent aussi être pratiquées. Faire son propre travail, favorise aussi son auto-suffisance sociale et culturelle. Ce à quoi on se réfère ici n'est en aucune façon une question de prise en charge passive ; cela implique de pouvoir à ses besoins en prenant le contrôle de ses propres conditions de vie, soit seul soit en communauté, et inclut de pouvoir réciproquement aux besoins de l'un l'autre (Schmid 1998).

En Allemagne, le point de départ pour promouvoir ces genres de stratégies orientées vers la subsistance visant au renforcement de l'autonomie de l'individu n'est pas d'abord une situation où l'approvisionnement matériel est rare ; c'en est une, au contraire, où il y a un

¹ En anglais : Self-provision by Taking Control of One's Life Conditions Includes the Reciprocal Provision for One Another's Needs

excès de biens, couplé à des manques de différentes natures. L'approvisionnement des nécessités de la vie par d'autres, via le marché, crée une situation de manques émotionnels et culturels croissants, avec des résultats variables comme la perte des capacités de subsistance et du sens de confiance et des valeurs intrinsèques qui l'accompagnent, de même que des tendances au déracinement et à l'exclusion sociale.

Ces « insuffisances » sont un poids supplémentaire pour les immigrés. Non seulement la situation ambivalente d'excès matériels leur est souvent complètement inconnue ; comme nouveaux arrivés de communautés où la réciprocité sociale est à la fois une stratégie de survie et la qualité de vie même, ils ressentent le manque d'attention et d'intérêt réciproques dans le pays-hôte, l'Allemagne, comme particulièrement oppressifs. Ils sentent une forte affinité pour des activités qui ne sont pas exigées par le marché, mais par la vie elle-même. Mme Abid a décrit sa vie avant d'être réfugiée :

A Bagdad, j'étais toujours avec de la famille, des amis et des voisins. Nous faisons des fêtes ensemble, nous allions dans les lieux saints, nous étions toujours ensemble. Personne ne restait simplement à la maison. Après le repas du soir, nous étions chez les voisins jusqu'à 11, 12 heures. Riant, mangeant, buvant etc. Nous parlions de tout. Beaucoup d'entre-nous savaient jouer du tambour ou de la flûte, et quand il y a une festivité, un mariage ou une naissance, tout le monde s'amène, on sort les meubles, on allume les lumières partout et nous faisons tous la fête. Tout le monde ensemble. Jusqu'au matin suivant. Nous ne sommes pas habitués à rester seuls. A la maison nous sommes toujours nombreux. Même aujourd'hui, si quelqu'un téléphone et que j'ai vraiment beaucoup à faire, je ne sais pas dire non. D'où je viens nous ne le faisons pas. C'est simplement impossible.

Les immigrés dans les jardins sont conscients que le passé dont ils se souviennent est toujours un passé reconstruit d'*avant* la cassure violente à laquelle ils ont été contraints. Gabriele Rosenthal souligne que comme la fuite est un tournant biographique, elle peut créer une réinterprétation du passé, et que les récits de vie vécues et racontées se (re)constituent mutuellement l'une, l'autre dans une relation réciproque (Rosenthal 1995 : 20, 143). Néanmoins, ce sont précisément ces formes variées de reconstruction de récits de vie qui font des Jardins internationaux un succès. Mme Ardjomandi, une immigrée de 51 ans du Golfe persique, explique que les jardins représentent une continuité, parce que dans leur contexte, les relations sociales jouissent d'une priorité semblable à celle qu'elles ont dans beaucoup de cultures d'origine des immigrés :

C'est un soulagement que d'aller dans le jardin. Vous travaillez, vous parlez, vous riez avec les autres. C'est la manière dont ça se passe chez nous. Par exemple, vous êtes à la maison en train de cuisiner ? Et soudain des visiteurs s'amènent. A l'improviste. Et bien, vous faites simplement plus à manger. Ici en Allemagne, c'est différent. Vous ne sentez pas que les gens vous saluent de bon coeur. Ils diront peut-être, oui, entrez, mais quand vous êtes partis, ils disent, oh, elle est juste passée, elle n'avait visiblement rien à faire.

Très logiquement, dans le contexte des Jardins internationaux, on présente de manière différente « l'autre » ou « l'étranger » que dans la société majoritaire. Dans tous les cas, on peut noter qu'à côté de l'expérience partagée d'une biographie fragmentée, les jardiniers avec leurs pays d'origine, leurs cultures, leurs groupes ethniques et leurs religions différents, ont des choses en commun qui, à leurs yeux, les rend différents des Allemands. Par exemple, ils sont tous unis dans la tentative de resituer une connaissance locale décontextualisée c-à-d en

pratiquant l'échange réciproque. Pour les immigrés dans les jardins, la réciprocité est au haut de leur échelle de valeurs : la réciprocité sociale, la collecte et la distribution de capital social avec une aspiration à organiser leur temps ensemble, à éviter d'être eux-mêmes isolés, et en étant attentifs à ce que personne non plus ne soit laissé seul, sont les composants élémentaires du processus de formation d'une communauté. C'est précisément dans ce « donne et prend » que les communautés interculturelles dans les Jardins internationaux, se constituent eux-mêmes comme une réaction directe à la fois à la perte de leur pays natal et à leurs expériences avec la société allemande hautement individualisée ; une société dans laquelle l'identité est constituée (*inter alia*) en termes d'une croyance hubristique que tout et n'importe quoi est réalisable au moyen de la technologie, l'engineering social ou par l'accès aux marchandises. Néanmoins, on reconnaît clairement que dans des groupes homogènes d'immigrés les relations sociales parmi les immigrés, ainsi que le climat, ne diffèrent pas nécessairement « naturellement » de ceux comparables dans des contextes allemands. Mme Ardjomandi qui est en Allemagne depuis 30 ans, décrit l'atmosphère spéciale dans les jardins :

Je connais plein de gens à Göttingen et j'ai aussi beaucoup d'amis, allemands et non-allemands. Mais dans les jardins, c'est différent. Il existe une chaleur spéciale ici. Les Non-allemands aussi changent après des années ici, ils deviennent plus européens. Quand ils se rencontrent, il y a aussi de l'envie. Ils examinent avec attention les habits, les voitures. Mais je peux venir aux jardins comme j'ai envie. Avec des sandales, avec des pantalons usés, avec un T-shirt sale, personne n'y fait attention. Tout le monde se sent libre ici. Il n'y a pas la même compétition.

Un grand nombre de jardiniers sont des invités en Allemagne. Dans les jardins, ils peuvent pour une fois être hôtes. Si quelqu'un accompagne Mme Abid pour une promenade dans le centre de Göttingen, par exemple, cela peut prendre pas mal de temps avant d'arriver à destination. Elle rencontre des connaissances partout : des Kurdes, des Arabes, des Allemands, des Ethiopiens, des Sri Lankais et des Kosovars. Et si ses paniers sont pleins de courgettes, de coriandre ou de menthe fraîchement cueillis, elles aura donner la moitié de sa moisson avant de revenir à la maison. Mme Abid a quelque chose à donner. Ce n'est pas quelque chose qui va de soi pour un immigré en Allemagne. Et visiblement, elle en retire du plaisir.

Mme Omar, l'épouse âgée de 65 ans d'un fameux résistant-combattant kurde, aime aussi donner les produits qu'elles a récoltés. Au Kurdistan, elle avait un jardin rempli de fruits. Ici elle essaie de faire pousser tout ce qu'elle a connu chez elle. Elle a réussi à faire pousser des betteraves, des radis, deux sortes de fèves, deux sortes de courgettes, du persil, du fenouil, des épinards, du coriandre, de la menthe et des tournesols. Elle fait venir ses graines du Kurdistan, même si les plantes ne font qu'augmenter sa nostalgie du pays perdu. Avant de connaître les Jardins internationaux, elle avait toujours chez elle du chocolat pour les enfants du voisinage. Maintenant elle offre des produits de son jardin. Mme Omar fait des confitures, cuit des biscuits aux dattes et met des légumes en conserve, évidemment à la manière kurde. Elle est fière quand des gens goûtent ses produits. Ses présents portent la garantie de la réciprocité, son implication pour d'autres. Ce sont simplement des actes amicaux, mais en même temps ils confirment les connotations qu'ils avaient dans les cultures d'origine : la coopération et l'attention comme deux nécessités émotionnelles *et* économiques. Le souhait de relations sociales fonctionnelles est une émotion profondément ancrée, et essentielle pour la vie ; en exil, aussi, il doit être réalisé.

Pour les immigrés, être capables de donner quelque chose signifie être capables de se délivrer de leur statut diminué de réfugié

Jusqu'aux années 70, beaucoup de régions en Allemagne avaient encore pour l'approvisionnement des besoins des systèmes de subsistance qui existaient à côté du marché mondial (Müller, 1998). En particulier, les gens âgés connaissent encore la signification du capital symbolique et se souviennent que prendre est intrinsèquement lié à l'empressement de donner en retour. C'est pourquoi les gens qui ne veulent pas entrer dans un échange, refusent les cadeaux dès le départ. C'est une expérience que les militants à Göttingen, ont eu de manière répétée avec leurs voisins allemands dans les jardins.

La communication interculturelle ne fonctionne absolument pas toujours sur des roulettes, comme le démontre l'anecdote suivante dans les Jardins internationaux. Comme les jardiniers sont soucieux d'avoir de bonnes relations avec des jardiniers voisins, ils essaient de les inclure dans leurs activités et leur offrent régulièrement des produits frais du jardin. Un homme plus âgé rejetait catégoriquement les cadeaux mois après mois, jusqu'au jour où on lui expliqua combien ses refus persistants étaient considérés comme grossiers par les immigrés. Et ainsi le malentendu suivit son cours : quelques jours plus tard, une femme libanaise présenta par dessus la haie son panier rempli d'aliments fraîchement cueillis pour le week-end avec l'intention de lui offrir quelques carottes. Avec empressement, l'homme saisit tout le panier par-dessus la haie, tandis que la femme, bouche bée voyait s'envoler tout son stock de provisions pour le week-end dans la maison de son voisin bien intentionné.

Pour les immigrés, être capables de donner quelque chose signifie se libérer de leur statut diminué d'immigré. Pour beaucoup d'entre-eux être coupé d'un travail actif et condamné à une vie de *bénéficiaires* de dons sociaux constitue une expérience d'exclusion renouvelée. Les femmes sont fréquemment doublement exclues, à la fois par l'attribution sociale et par les rapports de pouvoir existants : leur rayon de mouvements est limité ; leurs lieux de réunions ne sont plus des endroits publics, mais plutôt des appartements étriqués. Les jardins, cependant, sont situés en dehors des idées culturelles spécifiques concernant les domaines privés et publics. Ils sont en quelque sorte des lieux où les femmes peuvent aller, où elles ne sont pas subordonnées à des codes d'honneur des unités familiales patriarcales. De nouveaux réseaux sociaux à partir d'alliances féminines se développent dans les jardins. Mme Abid parle de ces « solidarités » constituées par choix :

Avant, ma fille me disait toujours, Maman, si on sortait. Et je disais, où irions-nous ? Si nous sortons de l'appartement, nous sommes dans la rue. Nous ne connaissons personne que nous pourrions visiter. Maintenant, c'est différent. Maintenant nous avons les jardins et les gens des jardins. Ma fille a plein de « tantes » maintenant. Tante Hajat, tante Jamila, tante Tamdur. Mme Omar est comme une grand-mère pour elle, et elle la nomme ainsi. Elle veut que nous passions la nuit chez Mme Omar. Et quant à moi, je peux vous raconter mes sentiments, et pour nous, c'est ainsi que cela doit être. Mme Omar est comme une mère pour moi. Et j'ai envers elle les mêmes sentiments.

Etre capable de transférer des sentiments familiaux dans une vie nouvelle est une indication que les immigrés y sont arrivés ; qu'ils ont réussi à construire un pont entre l'ancien pays et le nouveau. Surtout après l'expérience traumatisante d'avoir fui comme réfugié, avoir un foyer est absolument fondamental pour la survie. « Sans un foyer, on est sans valeur » dit Mme Abid, révélant la valeur thérapeutique de saisir le « foyer » comme un concept dynamique, un concept que même ceux qui ont perdu leur foyer dans la violence peuvent concevoir de manière nouvelle.

Quand les femmes racontent l'histoire de leur fuite, des larmes leur viennent aux yeux rapidement. Elles ont dû abandonner des parents morts dans les montagnes entre l'Irak et l'Iran ; des amis qui ont été torturés et qui sont encore toujours disparus officiellement ; elles

ont mises dans l'impossibilité de faire le deuil de parents mourants quand on leur a refusé l'autorisation d'entrer dans le pays. Les traumatismes causés par le fait d'être poussées hors de leurs foyers et de leurs pays, d'avoir dû fuir, deviennent des cauchemars quotidiens qui hantent en particulier des femmes isolées socialement. Elles se souviennent des hommes des services secrets lourdement armés qui chaque jour s'introduisaient par la force dans les maisons des gens au Kurdistan-Irak pour vérifier le nombre d'habitants. Elles se souviennent comment des membres de leur famille furent emmenés de force pour ne plus jamais réapparaître ; la peur était omniprésente et a laissé ses marques, même après des années d'exil. Mme Abid :

Si je reste seule à la maison, je me sens malade. J'ai mal au dos et je ne sais pas pourquoi. C'est peut-être psychologique. Chez nous n'avions jamais ce genre de sensations. Nous ne les connaissions simplement pas. Maintenant, quand je reviens du travail et que je suis fatiguée, alors, ce que je préfère c'est d'aller droit au jardin et rencontrer les autres. Là, je peux récupérer. Je dois aller au jardin tous les jours. Cela me donne de la force. Quand je suis fatiguée et vidée, le jardin me rend mes forces : la paix, la verdure, le joli paysage, les plantes qui poussent. tout cela me réveille de nouveau.

Les jardins donnent aux femmes l'opportunité de « socialiser » leurs peurs paralysantes, leur nostalgie pour ce qu'elles ont perdu et d'autre part leur souffrance privée en les transportant dans l'espace public, qui est ainsi constitué une nouvelle fois. Mme Ardjomandi parle de l'effet reconfortant des jardins : « Parfois je suis à la maison et j'écoute de la musique persane. Alors je pense au temps passé, comment c'était là-bas, à la maison avec ma mère et ma sœur. Alors je deviens très triste et je pleure. Mais alors, quand je vais au jardin, mon esprit se tourne rapidement vers d'autres choses. Parfois le jardin est un reconfort. »

Mme Alidousti confirme cette évaluation :

Beaucoup de femmes sont isolées et sont seules à la maison. Elles pleurent beaucoup. Quand elles deviennent membres des jardins, cela change souvent. Nous avons juste une nouvelle membre. La femme m'a dit, je suis seule à la maison, que puis-je faire de mon temps ? Je lui ai dit alors, venez aux Jardins internationaux, vous pouvez y employer votre temps utilement.

« Employer son temps utilement » ne signifie pas « tuer le temps » ou le laisser s'écouler. Au contraire, passer son temps avec d'autres gens est perçu comme ayant fondamentalement du sens. « A quel moment êtes-vous heureuse ? » ai-je demandé à Mme Omar. « Quand je suis parmi d'autres gens, » fut la réponse sans équivoque.

Mme Omar vit en Allemagne depuis plus de dix ans. C'est à l'âge de 60 ans qu'elle a appris pour la première fois à lire et à écrire – dans les Jardins internationaux. Ici aussi s'est imposé la nécessité d'apprendre une langue étrangère, une nécessité vitale puisque la *lingua franca* employée par les jardiniers est l'allemand. C'est en allemand qu'on commente la pousse des graines ou qu'on échange les expériences dans les bureaux d'aide sociale. Les cours d'allemand qu'offre le projet des Jardins internationaux en collaboration avec le programme d'éducation des adultes de l'Eglise protestante connaissent un succès inhabituel. Ici l'épouse d'un docteur iranien des classes supérieures est assise côte-à-côte avec une femme illettrée du Sri Lanka après que toutes deux aient travaillé la terre ensemble. Ils peuvent également tester leurs nouvelles aptitudes linguistiques avec les membres allemands de l'association qui vivent souvent dans un partenariat multiculturel et qui veulent que leurs

enfants aient des expériences multiculturelles. Certains d'entre-eux sont bien informés sur les sols locaux et les cultures de jardin. Echanger des informations à ce sujet est une motivation supplémentaire pour beaucoup de jardiniers pour s'ouvrir au pays-hôte, donnant une nouvelle impulsion à la viabilité écologique, économique et socio-culturelle future de la réalité sociale qu'ils trouvent ici.

Dans les Jardins internationaux de Göttingen, émergent des dimensions de la « réalité des étrangers » qui ne peuvent pas être localisées entre les pôles conventionnels soit de l'assimilation soit du rejet par la culture-hôte. La continuité représentée par des stratégies de subsistance rend possible de nouvelles formes d'intégration ; des formes qui ne s'orientent pas d'elles-mêmes selon des normes et des valeurs « allemandes », mais pour lesquelles l'immigration est le point de départ, retenu et reconstruit en confrontant les ruptures de l'expulsion et de la fuite avec la continuité comme stratégie de survie. De cette manière, de nombreux immigrés réussissent à créer des perspectives viables pour une nouvelle vie en exil. Cependant l'aspiration pour cet autre aspect d'eux-même toujours présente, la partie de leur histoire de vie violemment écourtée, ne disparaît jamais : « Notre foyer, nos voisins, nos amis, nos connaissances nous manquent. Notre soleil nous manque. Notre ciel nous manque. Un temps clair, nos étoiles, tout nous manque. Tout cela c'est chez nous. »

Chacun dans les jardins est étranger et en même temps très proche l'un de l'autre. Les Jardins internationaux ne sont reliés par aucune origine commune ou traditions familiales. Ce qui les unit est leur « non-union » - et le souhait de créer un nouveau contexte pour leur vie ensemble. Il n'y a pas de dualité du « soi » et de « l'autre », mais uniquement une large palette de « l'autre », unis par le souhait de refaire un foyer pour eux-mêmes. Des formes inattendues de formation d'identité ethnique sont réalisés ici. Peut-être qu'ici, dans les Jardins internationaux – et pas à Kreuzberg (une partie multiethnique connue de Berlin) où des espoirs d'authentique diversité ethnique se sont brisés depuis – les premières pousses d'une société multiculturelle sont en train de germer ; une société reposant par dessus tout sur les femmes dont la première aspiration est d'apporter aux gens des biens matériels et culturels, et dont la dynamique est enracinée dans leur intérêt l'un pour l'autre et de leur souci² de l'un pour l'autre.

Notes

Traducteur : Edith Rubinstein

REFERENCES

- Beck, U. (ed.) (1998) *Perspektiven der Weltgesellschaft*, Frankfurt/M.: Suhrkamp.
- Bennholdt-Thomsen, V. and B. Holzer and C. Müller (eds) (1999) *Das Subsistenzhandbuch. Widerstandskulturen in Europa, Asien und Lateinamerika*, Wien: Promedia.
- Bielefeld, U. (ed.) (1998) *Das Eigene und das Fremde. Neuer Rassismus in der Alten Welt?* Hamburg: Hamburger Edition.
- Bronfen, E. and B. Marius and T. Steffen (eds) (1997) *Hybride Kulturen. Beiträge zur anglo-amerikanischen Multikulturalitätsdebatte*, Tübingen: Stauffenburg.
- Illich, I. (1982) *Vom Recht auf Gemeinheit*, Reinbek: rororo aktuell.
- Klein-Hessling, R. and S. Nökel and K. Werner (eds) (1999) *Der neue Islam der Frauen. Weibliche Lebenspraxis in der globalisierten Moderne*, Bielefeld: transcript.
- Mies, M. and C.v. Werlhof and V. Bennholdt-Thomsen (1988) *Women, the Last Colony*, London: Zed Books.
- Mies, M. and V. Shiva (1993) *Ecofeminism*, London: Zed Books.

² En anglais : care.

- Mittelsten Scheid, J. (1999) 'Mehr Eigenarbeit. Bausteine für eine menschliche Zukunft', *Das Baugerüst* No. 1
- Müller, C. (1998) *Von der lokalen Ökonomie zum globalisierten Dorf. Bäuerliche Überlebensstrategien zwischen Weltmarktintegration und Regionalisierung*, Frankfurt/New York: Campus.
- Rosenthal, G. (1995) *Erlebte und erzählte Lebensgeschichte. Gestalt und Struktur biographischer Selbstbeschreibungen*, Frankfurt/New York: Campus.
- Schmid, W. (1998) *Philosophie der Lebenskunst*, Frankfurt/M.: Suhrkamp.
- Shimeles, T. (2000): 'The International Garden', unpublished paper, Göttingen.
- Wierlacher, A. (ed.) (1993) *Kulturthema Fremdheit. Leitbegriffe und Problemfelder kulturwissenschaftlicher Fremdeheitsforschung*, München: iudicium.

¹ La discussion s'est centrée particulièrement sur l'importance croissante de l'Islam, bien que Klein-Hessling et al. (1999) que les processus d'islamisation ne conduisent en aucune façon inexorablement à une désintégration culturelle et à la formation de « sociétés parallèles ». L'islamisation, dans ce contexte, signifie l'importance montante de l'Islam dans le symbolisme, la communication et la réalité sociale des sociétés occidentales. L'hypothèse que les processus d'islamisation puissent conduire à des « sociétés parallèles » comme des sociétés islamiques ségréguées dans une culture chrétienne dominante est une partie du discours idéologique tenu par les éléments les plus conservateurs de la société allemande. Ces conservateurs ont nié avec énergie et constance que l'Allemagne est un pays qui reçoit de manière routinière des immigrants alors que c'est de facto le fait de manière évidente.

² Les Jardins internationaux sont soutenus par l'Eglise protestante de Basse-Saxe et la fondation *anstiftung* basée à Munich, qui a été active depuis 17 ans en initiant, en étudiant les progrès des projets et en encourageant des projets pratiques caractérisés par des activités de subsistance urbaines d'auto-provisionnement. En ce qui concerne les Jardins internationaux, le *anstiftung* est particulièrement intéressé par les effets du travail pour leur propre subsistance des participants ont dans le domaine des activités interculturelles. En faisant une recherche sur cet aspect au moyen de méthodes qualitatives comme des interviews biographiques et l'observation des participants, j'ai été impliquée dans les activités des Jardins internationaux depuis l'été 1999. (Note de la traductrice : le nom *anstiftung* est ingénieux. *Stiftung* signifie une « fondation » charitable, mais *Anstiftung* signifie « incitation », « instigation ».)

³ La production de subsistance est un travail orienté vers la valeur d'usage, visant à la production et la maintenance immédiate de la vie. Une des hypothèses implicites dans les idées populaires influencées par des concepts de modernisation évolutionnistes est que, dans le monde entier, la production de subsistance cède graduellement le pas à la production de marchandises grâce à l'avancement des développements sociaux ; qu'elle disparaîtra comme un élément « traditionnel » de sociétés « arriérées » comme « forces productives » - i.e. une industrialisation mondiale. Au contraire, la doctrine de l'approche de subsistance de Bielefeld est que malgré la destruction croissante des *économies* de subsistance indépendantes locales, la *production* de subsistance, comme production indispensable à la vie en tant que telle, altère seulement son caractère, dans la mesure qu'elle est subordonnée à la production de marchandises (Mies et al. 1987)